

Quelles Voix pour quelles Villes arabes ?

Catherine Miller

► **To cite this version:**

Catherine Miller. Quelles Voix pour quelles Villes arabes ?. Moussirou, A. & Bourgeois, C. Les boites Noires de Louis Jean Calvet, Ecriture, pp.371-397, 2008. <halshs-00578849>

HAL Id: halshs-00578849

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00578849>

Submitted on 22 Mar 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quelles Voix pour quelles Villes arabes ?.

Catherine Miller, CNRS-IREMAM, Aix en Provence.

Prologue

Louis Jean Calvet a une histoire personnelle avec le monde arabe, que je ne connais pas, et une relation intellectuelle qu'il a tissée à travers les étudiants qu'il a formés, les collègues qu'il a rencontrés et les études qu'il a menées. Son rayonnement et son impact dans les pays arabes restaient jusqu'à présent plutôt restreints au cercle des francophones mais la traduction de certains de ses ouvrages en anglais ou en arabe commence à rapidement élargir le cercle de ses 'admirateurs'. Pour ma part, j'ai puisé à plusieurs reprises dans 'la boîte noire de Louis Jean', que ce soit jeune doctorante au début des années 1980 (ah *Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie* ou le que-sais-je sur *Les langues véhiculaires* !!) ou plus tard, quand installée en Egypte et travaillant sur le Caire, j'ai commencé à lire régulièrement ses publications dont le très fameux et si souvent cité ouvrage sur les '*Voix de la ville, Introduction à la sociolinguistique urbaine*' de 1994, qui, faisant écho à l'époque à mes propres travaux, m'a incitée à me lancer dans des recherches comparatives sur le monde arabe à plus large échelle. C'est donc en hommage à cet ouvrage et à tous les écrits de Louis Jean consacrés à la linguistique/sociolinguistique urbaine que je dédie cette brève réflexion portant sur les parlars urbains dans le monde arabe.

I Les voix de la ville : du particulier à l'universel et vice versa.

Parmi les caractéristiques marquantes des travaux de Louis Jean Calvet (dont la diversité de ses intérêts et sa volonté incessante de se démarquer d'une linguistique structurelle déconnectée de la société), je soulignerai son penchant à la théorisation et à la modélisation y compris dans ses entreprises les plus 'deconstructionnistes' et son goût pour les 'formules fortes'. A partir de multiples cas historiques ou contemporains et d'exemples tirés de la littérature et de la vie courante, on retrouve dans la plupart de ses ouvrages la recherche de règles, de typologies, de modèles ou de processus plus 'universels'. Une formule des *Voix de la ville* me semble particulièrement illustrer ce dernier point : « La ville est à la fois un lieu de brassage des langues et un lieu d'unification. Telle une pompe, elle aspire du plurilinguisme et rejette du monolinguisme ». Imprimée en quatrième de couverture, cette phrase a été citée maintes et maintes fois, pour le meilleur et pour le pire. Formule forte si il en est, qui s'accompagnant d'une réflexion et d'une prise de position sur l'intégration, ne pouvait pas manquer d'avoir un écho considérable dans tous les pays où la diversité linguistique et culturelle est toujours appréhendée à priori comme problématique. Et, comme c'est presque toujours le cas, les 'disciples' ont malheureusement parfois tendance à appauvrir et à rigidifier les propos du 'maître'. C'est ainsi que beaucoup s'accrochent au fameux monolinguisme et oublient que « la ville est à la fois un creuset, un lieu d'intégration et une centrifugeuse qui accélère la séparation entre différents groupes » et ne semblent pas prendre en compte les nombreux contre exemples présentés par

Louis Jean dans son ouvrage (cf. les migrants asiatiques et latinos aux USA, la diversité des villes maliennes, etc.).

Mais si Louis Jean, se promenant de ville en ville, soulignait à chaque fois les particularités et les spécificités par rapport au modèle intégrationniste de l'école de Chicago, il n'en reste pas moins qu'il proposait un certain nombre de postulats théoriques visant à dépasser les particularismes. Ainsi pour revenir à la dialectique creuset/centrifugeuse, il lui semblait possible de regrouper tous les exemples de croissance urbaine autour de deux grands modèles représentant deux périodes historiques d'urbanisation (période de croissance maximale donnant lieu à l'apparition de langues véhiculaires et période de stabilisation se traduisant par de nouvelles formes identitaires). L'ouvrage insiste également sur l'importance des villes et de l'urbanisation comme moteur des changements linguistiques à l'échelle régionale ou nationale : « la ville joue un rôle fondamental dans l'avenir linguistique de la région ou de l'Etat » (p. 130) ou « un pays tendra d'autant plus vers l'unification linguistique qu'il aura un taux d'urbanisation élevé et la plus grande ville comme capitale » (p. 138), même si les exemples des villes maliennes décrits dans l'ouvrage relativisent ce type de théorème. Cette volonté de sortir de la description locale pour en tirer des conclusions plus larges et surtout 'utiles' du point de vue sociale (idée que l'on retrouve dix ans plus tard (Calvet 2005) dans son article « Les voix de la Ville revisitées, sociolinguistique urbaine ou linguistique de la ville ? » avec cette question pertinente « *so what ?* À quoi cela nous sert-il ? En d'autres termes, ce que nous appelons la sociolinguistique urbaine est-elle utile et à quoi ? ») me paraît s'inscrire dans toute une tradition de la sociolinguistique (variationniste en particulier) qui pour prouver qu'elle est aussi 'légitime' que la linguistique structurelle ou la linguistique générative s'évertue à montrer qu'elle aussi peut élaborer des théories et des modèles.

J. Owens (2005) dans son introduction à un numéro de la revue *Linguistics* portant sur la ville et la migration se pose ainsi la question « Is there any sense in pursuing a typological sociolinguistics ? The idea recalls the relatively established field of linguistic typology.. ». Owens montre que l'un des fondements principaux de la typologie est la dimension comparative, c'est à dire la possibilité de comparer des données relativement similaires portant sur des systèmes relativement clos et permettant ainsi de dégager des connections logiques, des liens entre les différents phénomènes grammaticaux observés (du type 'si une langue a un duel, elle a un pluriel'). Il souligne la difficulté d'une telle entreprise en sociolinguistique due à la disparité et à la non représentativité des données disponibles (manque de données pour les pays non occidentaux), à la difficulté à recueillir des corpus comparables, à la diversité des facteurs à prendre en compte (« the list of element interacting with language is indeed so large that it might appear that a comprehensive sociolinguistics is impossible »). Cependant Owens reste optimiste et pense que « linguistic results, linguistic variables, do link up with social attributes, salient in different ways in different contexts and cultures, but showing patterns of systematicity ». Ainsi concernant une éventuelle typologie de l'impact du contact linguistique dans les cas de migration et d'urbanisation il considère que cette typologie peut être construite autour de trois dynamiques : 1. maintien des variétés d'origine, 2. assimilation totale aux variétés urbaines pré-existantes, 3. développement de nouvelles variétés.

Ce qui semble important ici, c'est de souligner que ces théorisations et typologies, à l'instar des catégories linguistiques si bien déconstruites aujourd'hui, sont forcément relatives et doivent toujours servir à inspirer de nouvelles recherches qui confirmeront, nuanceront ou infirmeront ces tentatives d'explications universelles. Ainsi un certain nombre de modèles développementalistes et linéaires des années 1960-70 comme l'idée que l'urbanisation impliquait nécessairement le passage de la famille élargie à la famille nucléaire, le passage des solidarités et affiliations 'primordiales' (famille, clan, ethnie) aux solidarités-affiliations 'choisies' (voisinage, syndicats, associations) ou l'idée que les 'tribus' s'affaibliraient face au pouvoir de l'état ont été très largement invalidées ou du moins repensées. L'évolution des villes occidentales et le développement des états nations européens aux XIX-XXème ne peuvent pas être considérés comme des modèles universels d'un processus de développement. Il n'est cependant pas toujours aisé de se situer dans cette dialectique entre universalisme et culturalisme, d'échapper aux pièges de l'ethnocentrisme mais également à ceux d'un néo-orientalisme à une période où de plus en plus de voix tendent à reproduire une vision caricaturale et essentialiste du monde arabe (y compris chez les intéressés eux mêmes qui développent un discours de plus en plus centré sur les supposés spécificités irréductibles du monde arabo-musulman). Dans les lignes qui vont suivre, je tenterai de dégager quelques points forts de la situation linguistique des villes arabes/arabophones et de souligner quelques caractéristiques qui, sans faire des villes arabophones des cas uniques, posent un certain nombre de problèmes intéressants. Parmi les points qui me semblent important à souligner : la diversité des modalités de l'urbanisation en fonction des pays, des régions et des villes ; la difficile question des élites urbaines et par ricochet la question de la norme et de la standardisation ; la compétition entre différents modèles de sociétés, différents modèles linguistiques incluant des modèles qui se veulent plus autochtones ou plus universaux

II De l'urbanisation dans le monde arabophone : quelques données démographiques

L'expression villes arabophones, (de même que monde/pays arabes/arabophones) est utilisée ici par facilité et ne signifie pas que les villes concernées soient peuplées uniquement d'arabophones. Ces villes incluent des populations plus ou moins importantes de non-arabophones selon les pays, mais l'arabe y étant à la fois la langue officielle et la principale langue de communication, je traiterai plus particulièrement de l'impact de l'urbanisation sur les parlers arabes.

Les villes du monde arabophone, donc, représentent des contextes d'urbanisation très variés et ne forment en aucun cas un ensemble homogène. Au début du XX siècle, le taux d'urbanisation pour l'ensemble des pays arabes était de 14.5%.¹ Il était autour de 27% en 1955 et de presque 60% en 2005 (la moyenne mondiale n'étant que de 30,8% du fait du poids des populations asiatiques). Mais tout au long du XXe siècle ce taux

¹ Les données statistiques présentées ici sont extraites de la base GEOPOLIS développée par F. Moriconi et E. Denis, CNRS-Paris. Dans cette base qui reprend et synthétise plus de cent ans de statistiques démographiques, toute ville de plus de 10 000 habitants est catégorisée comme un centre urbain. Pour certains pays, on remarquera que ces données statistiques ne correspondent pas toujours à ce que l'on peut lire ailleurs (le taux d'urbanisation du Liban est parfois mentionné comme atteignant 80% par exemple) mais l'expérience des deux auteurs en matière de traitement de

d'urbanisation et l'importance des populations concernées varient considérablement selon les pays comme l'indique le tableau 1.

Tableau 1 Nombre d'habitants urbains et taux d'urbanisation par pays de 1900 à 2005 (hors Iraq)

	1900	1950	1980	2005	1900	1950	1980	2005
	Nombre habitants agglomération > 10 000 hab.				Taux d'urbanisation en %			
Algérie	425 911	1 472 680	7 157 235	19 920 679	9.1	16.5	39.3	59.9
Maroc	281 500	2 217 072	7 350 074	16 322 432	8.0	25.3	38.1	53.8
Tunisie	223 000	901 893	3 121 984	5 865 969	11.7	26.3	49.3	58.4
Mauritanie			306,081	915 503			20.0	32.9
Libye	55 000	192 667	1 953 726	5 010 175	8.0	20.5	63.9	85.7
T. Maghreb	985 411	4 784 312	19 889 100	48 034 758	8.7	20.9	41.1	58.4
Egypte	2 307 720	8 087 484	24 249 826	48 226 544	22.8	39.6	59.8	70.0
Syrie	372 426	1 174 680	4 018 863	11 194 537	39.4	33.2	46.3	60.9
Jordanie		149 582	1 407 815	3 850 060		29.9	54.9	74.3
Liban	155,667	354,000	1,853,756	3 553 920	26.8	37.6	60.6	60.8
Palestine	84 800	197 843	729 985	2 617 480	15.3	19.2	56.0	74.6
Yémen	44 000	320 768	960 145	5 500 367	1.8	7.5	9.5	27.8
Bahrayn	47 000	65 871	269 307	570 255	69.1	59.6	79.6	80.2
EAU		44 000	784 061	3 819 000		8.8	30.6	73.7
Arabie Saoudite	193 000	420 479	4 685 397	18 420 111	12.8	12.1	50.4	79.5
Soudan (Nord)	139 000	516 692	2 848 543	10 283 321	5.6	7.9	19.8	36.1
T. Moyen Orient	3 343 613	11 331 399	41 807 698	108 035 595	17.5	27.4	45.0	60.3
T. Pays arabes	4 329 024	16 115 711	61 696 798	156 070 353	14.5	25.1	43.7	59.7

Urbanisation est comptabilisée pour les villes > 10 000 habitants. Iraq n'apparaît pas sur ces tableaux.

Source GEOPOLIS

Comme le rappelle Eric Denis (2007 : 49), à l'orée du XXème siècle les taux d'urbanisation de l'actuelle Syrie (39,4%), du Liban (26,9%) et de l'Egypte (22,8%) étaient comparables à ceux des pays occidentaux industrialisés (cf. Etats Unis 33.6%, France 30.9%, moyenne mondiale 13.9%) . Ces trois pays arabes ont des centres urbains anciens, qui ont toujours joué un rôle économique et social très important et qui ont développé des cultures et une civilisations urbaines renommées. A l'opposé, des régions comme l'actuelle Mauritanie, la Jordanie ou les Emirats arabes n'avaient aucun grand centre urbain répertorié et avaient des taux de populations nomades parfois très élevés (environ 95% de population nomade en Mauritanie au début du XXème siècle). La croissance urbaine apparaît particulièrement spectaculaire pour la Jordanie et les Emirats avec des taux actuels d'urbanisation de 74.3% et 73.7%. Enfin des pays comme le Maroc, la Libye ou le Yémen avaient des taux d'urbanisation faible en 1900 (respectivement 8% pour Maroc et Libye et 1,8% pour le Yémen) même si ces régions avaient des villes et des cultures citadines très anciennes mais ont

données statistiques rendent cette base relativement fiable, avec toutes les précautions que l'on doit prendre dans le maniement de statistiques 'brutes'..

connu une histoire urbaine tourmentée. En 1950, la population nomade libyenne représentait 26% de la population totale et la population urbaine 20%. Aujourd'hui avec une population urbaine estimée à 85.7%, la Libye est le pays le plus urbanisé du monde arabe.

A la lecture de ce tableau, on constate que les plus forts taux d'urbanisation actuels concernent en majorité (à l'exception de Bahrayn) des pays très peu urbanisés au début du XXème siècle (Libye, Arabie Saoudite, Jordanie, Emirats Arabes Unis). Il s'agit de pays dont le développement urbain est étroitement lié à la rente pétrolière (à l'exception de la Jordanie) mais également de pays relativement désertiques et peu peuplés (à l'exception de l'Arabie Saoudite) ce qui relativise l'ampleur démographique du phénomène. Ainsi les Emirats et Bahrayn sont des villes-états. La population cumulée de la Libye, Jordanie, des Emirats et de Bahrayn atteint à peine celle du Caire, qui avec près de 13 millions d'habitants reste la grande métropole arabe. L'Egypte contient à elle seule près de la moitié de la population urbaine du Moyen Orient (Iraq exclut) et près d'un tiers de la population urbaine du monde arabe.

Mais l'attraction économique exercée par les pays pétroliers dépasse de très loin le poids réel de leur population et explique très certainement que leur type de développement urbain soit devenu une référence pour l'ensemble du monde arabe, que ce soit au niveau très visible des modèles architecturaux² mais également et tout aussi profondément au niveau plus difficilement perceptible des modes de sociabilité. Si les modèles architecturaux peuvent être considérés comme des exemples typiques de modèles globalisés que l'on retrouve avec quelques variantes sur l'ensemble du globe, la valorisation d'une 'éthique bédouine' croisée avec une vision dogmatique de l'islam et une idéologie consumériste offre une combinaison relativement spécifique d'urbanisation, ce que d'aucuns ont appelé un modèle urbain golfiste (ou khaliji) se démarquant, voir détruisant, d'anciennes formes de citoyenneté arabo-musulmane traditionnelle que ces dernières soient maghrébines ou ottomanes (Naciri 1997, Beyhum 1997). N. Beyhum considère que ce modèle golfiste s'impose de façon conséquente un peu partout dans le Monde Arabe et qu'il en découle toutes une série de conséquences dont « conservatisme politique, culturel, religieux et social qui n'est pas sans lien avec les idéologies paroxystiques ; ségrégation ethnique très forte ; culture de la séparation.. ». Il estime que le clivage entre les anciennes formes de citoyenneté et cette urbanisation golfiste est plus important que celui qui était supposé opposer la ville arabo-musulmane et la ville occidentale. Que l'on soit ou non d'accord avec cette représentation dichotomique entre une citoyenneté 'traditionnelle' décrit comme un idéal-type³ et une nouvelle urbanité 'golfiste' (représentation qui s'est largement diffusée par la suite, en particulier au Maghreb y compris chez des linguistes comme L. Messaoudi) force est de constater que les pétrodollars du Golfe ont activement participé à une revalorisation symbolique du modèle bédouin et de la généalogie tribale et que l'urbanisation du monde arabe engendre des modèles relativement antagonistes.

² Parmi les exemples les plus représentatifs de cette influence au niveau architecturale on citera bien évidemment les choix de R. Hariri pour la reconstruction de Beyrouth ou ceux actuellement en cours à Khartoum mais également le développement des périphéries fortunées dans toutes les villes arabes avec 'l'explosion' des énormes villas de type 'golfiste' et des condominiums privés.

III Migration et croissance urbaines

Un des faits majeurs de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle dans les pays arabes aura donc été la très forte croissance urbaine, due principalement à des flux migratoires importants même si des taux de natalité élevés participent également à cette croissance. Quelques remarques permettent de dresser les grandes caractéristiques de cette migration urbaine, avec les inévitables risques de généralisation excessive propres à ce type d'exercice.

1. Dans la plupart des pays, la migration est principalement interne (migrants provinciaux) à l'exception de la Libye, les pays du Golfe et l'Iraq où l'économie pétrolière attire de nombreux travailleurs étrangers, arabophones ou non arabophones, et de la Jordanie où de très nombreux réfugiés palestiniens (et actuellement irakiens) se sont établis à Amman et dans d'autres centres urbains. Dans les pays où la migration est principalement interne, le développement des villes provoque un contact dialectal accru entre les différents parlers/dialectes arabes du pays et peut effectivement donner lieu (mais pas systématiquement) à de nouvelles variétés urbaines.⁴ La migration interne renforce également le contact et la coexistence entre l'arabe et des langues vernaculaires locales comme dans le cas des populations berbérophones du Maroc et d'Algérie et des populations kurdophones en Iraq et en Syrie. Peu de travaux se sont à ma connaissance penchés sur ces configurations même si le bilinguisme et le code-switching arabo-berbère commencent à attirer l'attention.⁵ Dans les pays à forte immigration externe, la présence de nombreux étrangers renforce le contact entre des parlers arabes très divers (égyptiens, palestiniens, yéménites etc.) et la coexistence de très nombreuses langues, comme dans les Emirats Unis avec une forte présence du perse, de l'urdu/hindi, de l'anglais. L'anglais et un pidgin à base arabe baptisé Arabic Gulf Pidgin servent de principale langue de communication entre les migrants et les populations locales. Là encore, peu de données sont disponibles pour évaluer l'impact de ces contacts sur les parlers arabes locaux.

2. Le poids des flux migratoires dans la croissance des villes suit des temporalités différentes selon les pays. Au Caire, les migrants formaient entre un quart et un tiers de la population du Caire entre 1856 et 1980, pourcentage qui s'abaisse à 20% à partir des années 1990.⁶ A l'inverse à Beyrouth, au début des années

³ Le concept de citadinité de la ville arabe a donné lieu à un vaste débat et de nombreuses controverses. On trouvera dans l'article de F. Mermier (2005) une critique de la vision idéalisante de cette citadinité, telle que développée en particulier par M. Naciri.

⁴ Pour des synthèses sur la question du contact dialectal dans un certain nombre de villes arabes voir C. Miller (2004) et la publication collective sous la direction de C. Miller & al (sous presse 2007) où sont exposés de nombreux cas de contact dialectal liés à l'urbanisation et migration.

⁵ Au Maroc, les travaux sur le contact arabo-berbère et l'influence de ce contact sur les parlers arabes ont été menés en particulier dans les petits centres urbains du Nord (comme Skura par J.. Aguade, Chef-Chaouen par V. Moscoso, et Anjra par Vicente), mais il s'agit d'un contact ancien comme dans le cas également de Cherchell étudié par Marçais. Je n'ai pas connaissance d'études récentes basées sur des données fiables et portant sur les usages linguistiques des populations d'origine berbère dans les grandes villes marocaines ou algériennes.

⁶ Table 2. Pourcentage de migrants dans la population du Grand Caire

année	1846	1907	1917	1927	1937	1947	1960	1976	1986	1996
-------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------

1990, on estimait que la population migrante représentait environ 80% de la population du Grand Beyrouth suite aux déplacements occasionnés par la guerre civile (R. Haidar 2004). A Amman ou Sanaa, la migration urbaine est actuellement en pleine essor.⁷ Sur ces temporalités différentes se greffent des modalités différentes d’insertion dans la ville. Si les migrations se traduisent toujours par l’extension des périphéries urbaines et par une certaine dose de regroupement régional ou communautaire, ce regroupement est également modelé par les circonstances politiques plus générales. Au Caire, les migrants du Delta se sont plutôt installés au Nord de la ville alors que ceux de Moyenne et Haute Egypte se sont plutôt installés au Sud (Gizah) mais on ne trouve pas de concentration exclusive à grande échelle (Miller 2006). A l’inverse, Beyrouth reste une ville coupée en deux zones (est/ouest) malgré la fin de la guerre et le regroupement confessionnel y est plus fort aujourd’hui qu’il y a cinquante ans, avec en particulier un regroupement des populations shi’ites dans les banlieues sud et est (harb al Kak 2006) et la concentration des populations d’origine palestinienne dans les camps. La guerre actuelle en Irak provoque également une coupure entre populations sunnites et shi’ites à Baghdad. Auparavant le clivage sunnite/shi’ite était rarement mentionné comme un facteur de diversité dialectale ; il l’était à Bahrayn (Holes 1987) et dans les émirats mais révélait en fait une ancienne division entre parlers sédentaires (shi’ites) et parlers nomades (sunnites). Aujourd’hui ce clivage est mentionné pour Beyrouth (Germanos sous presse) et pour Baghdad (Abu Haidar 2006) et, comme dans de nombreux autres pays, on constate que l’actualité politique influe inévitablement sur les perceptions des acteurs et des observateurs.

3. Les courants migratoires ont, dans un premier temps, massivement convergé vers la principale ville du pays, le plus souvent capitale politique du pays mais parfois, comme dans le cas de Casablanca, métropole économique. La comparaison pays par pays de l’évolution démographique des trois principales villes (tableau 2) montre que cette urbanisation s’est traduite par ‘l’envol’ démographique de ces capitales au détriment des autres villes et, dans certains cas, par le ‘décrochage’ d’anciennes grandes villes : le Caire versus Alexandrie, Damas versus Alep, Casablanca versus Rabat et Fes, Sanaa versus Aden, Riyadh versus Djeddah, Amman versus Irbid, Alger versus Oran et Constantine⁸. Cette prééminence d’une ville au détriment des autres conforte l’idée que l’urbanisation s’accompagne d’une centralisation accrue qui devrait faciliter l’usage d’un parler commun.

Tableau 2. Croissance de la population pour les trois premières villes de chaque pays entre 1860 et 2005

%	35	25.7	28.7	34,1	33	33,6	37.5	30	25.3	19.2
---	----	------	------	------	----	------	------	----	------	------

(Sources: Miller 2005)

⁷ A Tripoli, la migration interne et externe s’est développée à partir des années 1970, à la suite du boom pétrolier. A Sanaa au Yémen l’extension urbaine s’est particulièrement développée dans les années 1990 avec le retour de centaines de milliers de migrants Yéménites expulsés du Koweït et de l’Arabie Saoudite après la première guerre du Golfe et après l’arrivée de très nombreux migrants du Sud Yémen suite à la réunification des deux Yémens. On trouvera un rapide historique de la croissance urbaine de ces villes dans Miller et al (sous presse, 2007).

⁸ A Boucherit (2004) donne des chiffres légèrement différents de ceux de la base GEOPOLITIS pour l’Algérie en 1998 en indiquant 2,5 millions d’habitants pour la wilaya d’Alger, 1.213.839 hab. pour Oran et 810.914 hab. pour Constantine. Elle signale que Constantine est maintenant au cinquième rang et a été dépassé par la wilaya de Sétif (1.311.413 hab.) et celle de Tizi Ouzou (1.108.708 hab.).

Ville	Pays	1860	1920	1950	1980	2005
Alger	Algérie	62 174	203 927	422 100	1 646 360	3 360 788
Oran	Algérie	28 330	135 070	253 282	532 763	754 023
Constantine	Algérie	38 365	61 172	88 514	374 634	480 278
Casablanca	Maroc	700	102 000	700 559	2 136 088	3 569 988
Rabat	Maroc	40 000	55 000	200 763	782 035	1 670 618
Fez	Maroc	88 000	71 000	177 578	420 232	983 751
Tunis	Tunisie	145 000	227 837	601 695	1 062 486	1 926 788
Sfax	Tunisie	3 000	37 149	75 237	317 328	485 294
Sousse	Tunisie	8 000	37 994	80 999	156 224	340 731
Nouakchott	Mauritanie	—	—	4 812	184 139	628 814
Nouadhibou	Mauritanie	—	—	685	29 165	77 901
Zouerat	Mauritanie	—	—	—	19 834	36 385
Tripoli	Libye	40 000	70 000	105 741	771 928	1 595 490
Benghazi	Libye	15 000	36 000	55 989	348 445	638 050
Misrata	Libye	—	14 000	29 950	87 335	274 064
Riyadh	A. Saoudite	—	23 664	97 892	1 054 529	4 241 543
Jeddah	A. S.	30 000	25 000	49 898	848 290	2 868 269
Dammam	A.S.	—	—	—	430 475	1 616 266
Damas	Syrie	48 000	167 152	340 616	1 233 389	2 799 352
Alep	Syrie	125 000	154 383	379 193	938 154	1 688 558
Homs	Syrie	20 000	53 360	124 232	328 594	774 567
Sanaa	Yémen	—	23 000	85 000	256 819	1 790 275
Taiz	Yémen	—	—	25 000	86 739	623 317
Aden	Yémen	20 000	56 500	118 768	289 040	601 079
Le Caire	Egypte	277 438	961 648	2 578 284	7 732 819	12 617 647
Alexandrie	Egypte	184 447	456 672	1 025 943	2 409 472	3 340 353
Al-Mahalla Al-Kubra	Egypte	25 000	41 464	126 265	364 475	559 709
Amman	Jordanie	—	—	89 860	747 481	2 570 596
Irbid	Jordanie	—	—	19 947	120 093	388 094
Aqaba	Jordanie	—	—	2 186	27 926	81 533
Beyrouth	Liban	—	128 529	211 000	1 030 474	2 153 176
Tripoli	Liban	—	40 449	100 000	441 170	558 519
Saida	Liban	—	12 000	20 000	120 630	207 366
Bagdad	Iraq		250 000	627 885	2 832 044	6 252 189
Mossul	Iraq		60 000	144 925	490 162	1 940 672
Basrah	Iraq		30 000	114 914	372 019	1 552 537

Source : GEOPOLIS

Il faut noter cependant que cette concentration autour des capitales tend à se ralentir dans les pays anciennement urbanisés comme l’Égypte où l’on observe une croissance supérieure depuis les années 1990 des centres urbains régionaux par rapport à celle du Caire, même si le Caire reste de loin la plus grande ville du pays (E. Denis 2007). De même au Maroc, la croissance urbaine se répercute dans de nombreuses villes secondaires qui deviennent des pôles d’attraction régionaux. De plus, on note dans plusieurs pays la rivalité politique et économique entre la capitale et une ville régionale (Alger et Oran en Algérie, Sanaa et Taiz au Yémen, Tripoli et Benghazi en Libye), rivalité souvent relativement ancienne qui relativise le rôle éventuelle de la capitale comme modèle culturel ‘prestigieux’ qu’il faudrait imiter, et freine la diffusion du parler de la capitale (quand un tel parler existe) dans ces régions.

IV Urbanisation et standardisation

Au vue des données statistiques disponibles, on peut s’interroger sur le rôle des capitales arabes dans un éventuel processus d’homogénéisation et d’unification linguistique des pays (en s’inspirant du postulat de L.J. Calvet cité plus haut). L’unification linguistique envisagée ici ne signifie pas l’usage de l’arabe au détriment des autres langues, mais l’usage d’une variété d’arabe considérée comme la variété ‘standard’ commune à l’ensemble du pays. Cette question de l’émergence d’une variété standard n’est pas nouvelle pour le monde arabe et a opposé ceux qui pensaient que l’arabe littéraire (dit arabe moderne standard) s’imposerait comme langue de prestige dans tous les pays et remplacerait peu à peu les variétés dialectales et ceux qui, dès les années 1980, ont souligné que c’étaient les parlars urbains des grandes villes et des capitales qui fonctionnaient comme des standards régionaux ou nationaux⁹. Si toutes les études portant sur les processus d’accommodation dialectale en milieu urbain arabe montrent que l’acquisition se fait plutôt vers les variantes urbaines et non pas littéraires, il me semble que le concept de parler urbain ‘standard’ (devenant la variété commune au niveau national) a été repris un peu vite, sans s’attarder sur les modalités de ce processus de ‘standardisation’. Or l’émergence de ces fameux standards urbains/nationaux (souvent postulée sans s’appuyer sur des preuves linguistiques et réifiée par l’utilisation fréquente chez les linguistes de termes comme l’arabe syrien, l’arabe marocain, l’arabe libanais, etc.) apparaît problématique dans plusieurs pays pour de nombreuses raisons d’ordres politiques et linguistiques.

Parmi ces raisons je citerai le faible degré de cohésion nationale qui prédomine dans plusieurs pays arabes (le Liban, l’Irak, le Yémen en étant les exemples actuels les plus marquants), le maintien de solidarités/particularités ethniques, confessionnelles ou régionales toujours fortes et de clivages nord/sud (Yémen, Liban mais aussi Égypte, Tunisie, Maroc) ou est/ouest (Algérie). L’urbanisation très rapide ne

⁹ Trois articles ont les premiers contesté la prééminence de l’arabe littéraire et montré l’importance des parlars urbains comme source de prestige : Palva 1982, Ibrahim 1986, Ferguson 1987. La littérature variationniste a ensuite repris ce débat pour expliquer en particulier le comportement des femmes (Haeri 1995, Al Wer 1997 & 2002).

renforce pas automatiquement cette cohésion nationale dans des pays souvent de création récente et aux frontières plus ou moins artificielles.

La deuxième raison tient au fait que moyennant un certain degré de 'levelling' ou d'accommodation, l'intercompréhension peut tout à fait fonctionner entre des locuteurs parlants des dialectes différents et qu'il n'est pas forcément nécessaire de recourir à une variété commune homogène pour communiquer, que ce soit à l'intérieur de la capitale ou à l'intérieur du pays. La majorité des locuteurs sont habitués à la diversité dialectale et plusieurs études ont montré cette diversité à l'intérieur même des familles (par exemple Caubet 1998 pour une famille de Fès). Il n'y a donc aucun facteur d'efficacité 'communicationnelle' poussant les locuteurs à agir 'spontanément' pour une uniformisation linguistique et le modèle jacobin n'est évidemment pas universel. Dans des sociétés qui ont intégré depuis des siècles la diversité ethnique, culturelle et religieuse, la dynamique de l'uniformisation ne va pas de soi.

Un troisième raison tient au statut ambivalent des parlers urbains arabes vis à vis d'autres formes de parlers arabes, notamment vis à vis des dialectes bédouins (dans certains pays) et de l'arabe classique ou littéraire. Le statut privilégié de l'arabe classique ou littéraire moderne (désormais arabe *fusha*) lié à son statut de langue religieuse et de langue écrite est bien connu et je n'y reviendrai pas. Le rapport complexe entre les parlers urbains et les parlers bédouins est plus intéressant et remonte aux premiers siècles de l'expansion arabe, quand les premiers grammairiens arabes ont été amenés à codifier la langue arabe classique et à s'appuyer sur des 'informateurs' bédouins pour confirmer la validité de telle ou telle forme. La tradition arabe a donc transmis l'idée que les parlers bédouins originelles de l'Arabie étaient plus « purs » que les parlers des citadins forcément corrompus par leur contact avec des non-arabophones¹⁰, représentation que l'on retrouve au XV^e siècle dans le célèbre ouvrage de Ibn Khaldoun, la *Muqadimma*. Cette valorisation relative des dialectes bédouins, en particulier de la poésie arabe bédouine, a connu des hauts et des bas selon les périodes historiques (déclin ou prééminence des tribus arabes vis à vis des cités) mais a certainement retrouvé un nouveau souffle avec la montée en puissance des pays du Golfe et l'accession au pouvoir de groupes se réclamant d'origine bédouine. De fait, dans la plupart des pays, les parlers considérés comme bédouins non seulement résistent mieux à l'expansion des parlers urbains mais surtout pénètrent de plus en plus en milieu urbain et sont ; ou ont été, à l'origine de nombreuses koinés urbaines (Miller 2003, Abu Haidar 2006).

Mais revenons à cette notion de parler standard telle qu'elle est développée chez les théoriciens de cette question¹¹ et au problème que cela pose pour le contexte arabophone. La présence d'une langue standard est analysée comme 'a major correlate of an essentially urban culture' avec l'idée que 'the standard is by definition the common, or shared language of a society that is more complex and inclusive than those using

¹⁰ Sur cette question de la représentation de la fasaha et de la langue fusha voir notamment les travaux récents de G. Ayoub (2006) et P. Larcher (2005 & 2006) qui s'appuient sur une accumulation importante de connaissance dans ce domaine. Pour la question du rapport entre pureté/mixité et parlers bédouins/citadins voir introduction à l'ouvrage de C. Miller et al. (sous presse 2007).

¹¹ Je m'appuie ici principalement sur l'article de Pedersen (2005) qui reprend et résume les théories de l'école de Prague, de Weinrich, Haugen, Miroy, etc. sur ces questions.

only vernaculars'. Le processus de standardisation est décrit comme un processus plus ou moins conscient, centralisé de régularisation d'une langue impliquant la sélection d'un dialecte, le choix d'une dénomination, une codification formelle au moyen de grammaires standardisées et de dictionnaires, une extension fonctionnelle, un élargissement de ses usages sociaux, et l'acceptation des normes à la fois officiellement et auprès de la population en général (Pedersen 2005). La mise à l'écrit d'un vernaculaire est également considérée comme un des facteurs essentiels de la standardisation. La notion de langue standard/standardisation relève de l'idéologie plus que de l'usage réel, la langue standard venant à symboliser un groupe social, qui, dans l'Europe des XVIII et XIX, a été largement associé aux membres éduqués de la culture bourgeoise le *Bildungsbürgertum*. Il faut enfin souligner qu'en Europe ces processus se sont étalés sur plusieurs siècles et la standardisation de formes orales qui a commencé à partir du XVI^e siècle n'a abouti qu'avec l'émergence d'une culture bourgeoise et du nationalisme.

On perçoit tout de suite les problèmes que de telles définitions posent pour les parlers urbains arabes sachant que l'émergence du nationalisme arabe de la *nahda* du XIX s'est traduite par un effort de 'modernisation' de la langue classique mais pas par la standardisation de formes vernaculaires (Haeri 2003). Plusieurs parlers urbains des grandes capitales arabes (par exemple Le Caire, Damas, Tunis, Casablanca) ont effectivement atteint un certain degré de stabilisation/régularisation/standardisation 'spontanées', dans le sens que les locuteurs partagent un consensus normatif sur ce qui est considéré comme correct ou incorrect, relevant ou pas de la grammaire de tel ou tel parler. La plupart ont fait l'objet de lexiques et de grammaires descriptives par des linguistes étrangers ou autochtones. Ces parlers jouissent également d'une grande popularité, étant relayés à l'échelle nationale par les médias, via en particulier des feuilletons télévisés. Cependant, ils demeurent des 'vernaculaires oraux', des 'dialectes' et n'ont pas fait l'objet d'une valorisation et d'une standardisation plus 'institutionnelle' incluant notamment un effort conscient de régulation, une mise à l'écrit et une appropriation par les classes urbaines dirigeantes.

Officiellement la langue écrite et officielle de tous les pays arabes reste le *fusha* (à côté de l'anglais ou du français dans un certain nombre de domaines), même si tous les témoignages convergent depuis longtemps pour souligner un emploi de plus en plus fréquent du dialectal dans des emplois oraux formels (médias, conférences, discours politiques, etc.) et dans des emplois écrits (littérature, publicité, etc.), donnant lieu à un niveau d'arabe dénommé par les linguistes 'arabe médian, moyen arabe, *Educated Spoken Arabic*, *'ammiyya al-muthaqqafin* *'arabiyya wusta*, etc.'. Cette variété d'arabe emprunte sa phonologie, syntaxe et morphologie principalement au dialecte mais une partie de son lexique (et quelques traits phonologiques et grammaticaux) à l'arabe moderne standard. Mais il s'agit, là encore, de processus 'spontanés' presque toujours dévalorisés par les discours officiels portant sur 'notre belle langue arabe' (*lughatna al 'arabiyya al-jamila*) même si de nombreux chercheurs ont postulé que les formes locales d'arabe médian devenaient de facto les standards nationaux¹².

¹² Voir par exemple pour le Maghreb les travaux de A. Youssi (1992) pour le Maroc et de C. Taine Cheikh (1978) pour la Mauritanie.

Ces dynamiques de rapprochement entre le *fusha* et le dialectal semblent porter les germes potentiels de l'émergence de 'standards' régionaux ou nationaux (on pense évidemment à la façon dont un certain nombre de langues régionales ou nationales ont émergé en abandonnant des dialectismes et en s'appropriant des niveaux plus littéraires, Berruto 2005) mais elles n'ont pas été (encore ?) transposées en actes politiques revendiqués accompagnant la montée au pouvoir d'un groupe ou d'une classe sociale (la bourgeoisie urbaine par exemple..). Cela n'empêche pas, ici ou là (en Egypte dans les années 1930, au Liban à différentes époques, au Maroc actuellement), certains intellectuels de militer ouvertement pour la reconnaissance institutionnelle d'un vernaculaire 'national'¹³ mais ces prises de positions restent minoritaires même si les pratiques quotidiennes vont de plus en plus dans ce sens. Dans la plupart des pays arabes, la notion d'un parler standard 'national' issu d'un parler urbain reste pour le moment une potentialité qui peut - ou peut ne pas - se concrétiser. Même dans des pays aussi centralisés que l'Egypte, on voit se renforcer des régionalismes qui peuvent d'autant mieux contester la prééminence du parler du Caire, que celui-ci n'est finalement qu'un dialecte parmi d'autres.

V Migration et élites urbaines

Un dernier point que je voudrais discuter concerne l'impact des migrations sur le renouvellement des élites urbaines et la capacité des membres de ces dernières à s'ériger en 'modèle dominant' en particulier du point de vue des usages linguistiques.

L'un des traits marquants des villes arabes est le fait que, pendant des siècles, la plupart de ces pays ou régions ont été inclus dans des ensembles plus vastes et dirigés politiquement, militairement et parfois économiquement par des groupes non autochtones, peu voir non arabophones, d'abord mamlouk, puis ottomans (c'est à dire circassiens, kouloughli, albanais, turc, arméniens, etc.) puis espagnols, anglais, français, italiens en fonction des pouvoirs conquérants. A côté de ces groupes 'allogènes', coexistait une aristocratie-bourgeoisie 'autochtone' arabophone mais souvent plurilingue au contact des groupes dominants allogènes (Dakhliya 2005). Cette bi-polarisation est évidemment très schématique. Beaucoup de membres des groupes 'allogènes' s'intégraient peu à peu aux familles locales et beaucoup des membres de l'élite urbaine 'autochtone' revendiquaient des origines lointaines 'étrangères' que ce soit andalouses au Maghreb, ou bien persanes, indiennes, maghrébines, syriennes, turques, circassiennes au Moyen Orient. Jusqu'à la période coloniale européenne, les membres de ces élites urbaines endogènes suivaient un enseignement 'traditionnel' reposant sur l'apprentissage des sciences religieuses, du droit, de la grammaire et de la langue arabe, de la littérature, tandis que les membres des minorités non musulmanes avaient leurs écoles confessionnelles. Cependant dès le 19^{ème} siècle, avec les projets de réforme ottomane et le développement des écoles missionnaires chrétiennes, de plus en plus de membres des élites (allogènes et endogènes) ont opté pour un enseignement de type 'moderne' incluant l'apprentissage des langues européennes, un phénomène qui s'est

¹³ On consultera sur ces questions M. Doss (1995) et Delanoue (1998) pour l'Egypte et Kallas (1999) et Plonka (2004) pour le Liban. Au Maroc, l'appel à une langue nationale 'le darija, notre langue nationale' est porté par le journal francophone *Tel Quel* et une partie des cercles artistiques (Caubet 2006).

accentué à la fin du XIX et au début du XXème pendant la présence coloniale ou mandataire européenne. Le plurilinguisme étant une marque évidente de distinction sociale.

L'urbanisation massive de la deuxième moitié du XXème siècle, qui a coïncidé avec l'accession aux indépendances et la décolonisation, s'est accompagnée du départ/exode de la plupart des membres des communautés considérées comme non-autochtones (européens dans la plupart des pays mais également arméniens, syro-libanais, indiens, turcs, etc.) ou de communautés considérées comme 'minoritaires' sur le plan religieux ou ethnique, en particulier les juifs dans l'ensemble des pays arabes. Ce départ de communautés fortement urbanisées¹⁴ et parallèlement l'arrivée massive de migrants provinciaux a provoqué un renouvellement considérable des populations urbaines, non seulement au plan démographique mais également au plan socio-culturel se traduisant souvent par le déclin des ex-centres coloniaux (très marqué jusqu'à ces dernières années dans des villes comme le Caire, Alexandrie, Aden, Alger, etc.), la disparition d'une population plus ou moins cosmopolite et la montée en puissance politique et économique d'une nouvelle classe moyenne d'origine provinciale et s'étant souvent enrichie dans les pays pétroliers. Sur le plan linguistique, ce renouvellement s'est traduit par l'arabisation des anciennes villes cosmopolites et 'plurilingues' (Alexandrie étudiée par L.J. Calvet en est un bon exemple), mais aussi par la quasi disparition ou la régression de vieilles formes de parlers citadins arabes associées aux anciennes élites et aux minorités (vieux parlers citadins du Maghreb, vieux parler de Damas, parler juif de Baghdad, etc.) et remplacées par de nouvelles 'koiné' urbaines à traits ruraux ou bédouins¹⁵. Ces anciens parlers citadins n'ont manifestement pas eu assez de prestige pour s'imposer comme modèle auprès des nouveaux migrants urbains qui ont développé des formes nouvelles qui s'imposent peu à peu, y compris chez les membres des familles parlant les anciens parlers citadins.

Cette arabisation 'par le bas' s'est accompagnée de politiques linguistiques en faveur d'une arabisation par le haut et surtout d'un discours idéologique pro-arabe faisant de la langue arabe (ici *fusha*) le vecteur essentiel de l'identité et légitimité nationales, et reléguant comme non légitimes les autres langues vernaculaires et dans une moindre mesure les langues européennes. Cependant malgré des décades de législations et de politiques linguistiques et éducatives en faveur de l'arabisation (voir l'article de Madiha Doss ce volume en ce qui concerne la législation en Egypte), les langues européennes demeurent les langues de distinction sociale pour les élites urbaines des classes 'supérieures', qui tentent ainsi de se distinguer des classes moyennes en envoyant leurs enfants dans des écoles internationales ou des écoles privées de langues. Le résultat étant que les membres de ces élites maîtrisent souvent mal l'arabe *fusha*, et que ce sont plutôt les membres des classes moyennes, dont les enfants ont fréquenté des institutions plus 'traditionnelles', qui témoignent d'une bonne compétence dans la langue officielle (Haeri 2000).

¹⁴ A Alger et Constantine, les Européens représentaient plus de 60% de la population avant l'indépendance, (Boucherit 2004) ; A Tripoli en Libye les juifs représentaient presque un quart de la population dans les années 192-1930. A Casablanca, en 1950, la population européenne représentait environ un quart.

¹⁵ Sur cette question du déclin d'anciens parlers citadins arabes faces à des koinés plus bédouines, voir H. Blanc (1964) pour Baghdad, les travaux de L. Messaoudi (2001, 2003,) sur le parler de Rabat ainsi que des articles plus synthétiques comme ceux de C. Holes (1995), C. Miller (2004).

Notons cependant que cette phase 'd'arabisation' démographique, idéologique et culturelle semble avoir connu son apogée et que, depuis le milieu des années 1990, on observe dans la plupart des grandes villes arabes un frémissement, voir un réel mouvement d'ouverture, vers le « pluriculturalisme' qui concernent à la fois le pouvoir et la 'société civile' pour reprendre le jargon du moment. Cette ouverture vers le plurilinguisme se traduit sous des formes diverses : revendications berbéristes marquées au Maroc et en Algérie et relatif succès de ces revendications avec la reconnaissance par le pouvoir de l'amazigh comme langue nationale ; reconnaissance (parfois timide, parfois bien affirmée) d'un passé pluriculturel plus ou moins ancien (punique, pharaonique bien évidemment mais également latin ou franc), incluant la reconnaissance de la présence européenne et du patrimoine architectural colonial qui commence à être préservé dans certaines villes après des années d'abandon. Les ex-langues coloniales, n'ayant pu être éradiquées, sont considérées comme faisant parti du patrimoine linguistique et, avec la globalisation, les langues européennes ne sont plus l'apanage d'une élite mais se diffusent dans la société avec l'emploi de plus en plus fréquent de l'anglais ou du français, sous formes d'emprunts lexicaux ou de code-switching ; diffusion renforcée par l'accès aux nouvelles technologies (internet, sms, etc.). On notera également, chez de jeunes artistes du Nord de l'Afrique, la 'redécouverte' de racines africaines, phénomène en vogue chez les musiciens des groupes de fusion ou de rap qui veulent se détacher de la musique orientale en s'inspirant des rythmes gnawa au Maroc, nubiens ou soudanais en Egypte ou des musiques africaines en Mauritanie. Ce retour vers un certain pluriculturalisme, qui avait été fréquent avant les indépendances, correspond à un contexte de globalisation et à un nouveau cosmopolitisme de certaines grandes villes arabes (les villes du Golfe bien évidemment avec une très forte présence asiatique et iranienne mais également le Caire, Marrakech ou Casablanca où de nombreux européens choisissent de s'installer). Notons pour finir que les flux migratoires internationaux transitent de plus en plus par des villes arabes qui deviennent des espaces de 'transit' accueillant des réfugiés/migrants d'Afrique et d'Asie qui sont souvent contraints de rester des années voir des vies.¹⁶

Pour résumer, on constate que les élites des villes arabes sont loin d'avoir été toujours arabophones. L'accession à l'indépendance ne s'est pas traduite par la valorisation ou standardisation du parler vernaculaire des élites urbaines mais par l'imposition de l'arabe *fusha* comme langue officielle. Il n'y a donc pas eu adéquation entre la langue du pouvoir officiel (l'arabe *fusha*) et les langues orales et écrites des élites urbaines, qui pratiquaient le *fusha* mais ne le maîtrisaient pas forcément très bien du fait de leur éducation dans des écoles internationales et qui préfèrent toujours utiliser des discours mixtes mêlant langues européennes, dialecte et *fusha*. Mais ces 'élites' héritières des anciennes familles ont elles-mêmes été contestées par de 'nouveaux' groupes sociaux, d'origine plus provinciale et qui, au Moyen Orient notamment mais également au Maghreb, se sont souvent enrichis dans les pays du Golfe, ramenant avec eux un mode de vie beaucoup plus 'golfiste' où l'arabe *fusha* et le dialectal bédouin jouaient un rôle important

¹⁶ Voir sur ces questions les nombreux articles de Ali Ben Saad dans *Maghreb-Mashrek* et un numéro sous presse de la revue REMMM (Revue d'Etudes des Mondes Arabes et Musulmans, Aix en Provence) dirigé par Fabienne le Houerou.

quand l'Arabie Saoudite apparaissait comme l'un des modèles dominants. Mais ce modèle 'golfiste' qui continue à s'imposer au niveau architectural, vestimentaire et comportemental devient de plus en plus globalisé, à l'exemple de Bahrayn et du Qatar et de plus en plus anglophone. De plus les grandes heures du pan-arabisme semblent (provisoirement ou définitivement ?) passées et beaucoup, au Maghreb mais aussi au Moyen orient veulent s'en distancier, cherchant à renouer avec un passé plus diversifié. Mais la forte présence des courants islamistes toujours très tournés vers les pays du Golfe et la présence toujours marquée des nationalistes arabes contrebalancent une globalisation occidentalisée.. bref rien n'est simple ! La notion d'élite et de culture urbaine est donc fluide et changeante

Conclusion

And so what ? à quoi peut bien nous servir ce bref panorama ? L'urbanisation dans le monde arabe est un phénomène à la fois très ancien (comme l'attestent la continuité de vieilles métropoles et la présence d'une culture citadine arabe puis ottomane importante et reconnue) et également récent comme l'attestent les statistiques démographiques qui pointent une croissance sans précédent dans la deuxième partie du XXème siècle. Ces processus d'urbanisation ne se laissent pas facilement systématisés. Prenons ainsi quatre villes ayant connu une très forte croissance ces dernières décennies : Nouakchott en Mauritanie, Tripoli en Libye, Aman en Jordanie et Sanaa au Yémen¹⁷. A Nouakchott, ville créée de toute pièce en 1957 avec la formation de l'état mauritanien, la migration n'a pas engendré une nouvelle koiné urbaine car la différenciation dialectale entre les différents parlers hassaniyya est très faible. Par contre elle semble avoir favorisé le développement de l'arabe médian et les phénomènes de *codeswitching* entre l'arabe (médian ou hassaniyya), le français et les langues africaines comme le peul ou le wolof (pour les locuteurs négro-mauritaniens). A Tripoli, ville qui au 18-19^{ème} siècle avait un parler de type pré-hilalien (ou pour le dire autrement vieux parler citadin conservé en particulier chez les populations juives), le fort taux d'urbanisation s'est traduit par l'émergence d'un parler 'mixte' mêlant traits citadins et traits bédouins avec dominante de ces derniers, mais ce nouveau parler de Tripoli ne semble pas se diffuser dans le reste du pays. A Amman, créée également de toute pièce en 1921 avec la formation de l'état jordanien, la coexistence de parlers palestiniens (urbains/ruraux) et bédouins jordaniens semble avoir provoqué le déclin de certains traits urbains palestiniens, la diffusion de certains traits bédouins considérés comme authentiquement jordaniens et la formation (en cours) d'un nouveau parler ayant des traits spécifiques et censé symboliser l'identification à la ville d'Amman (dont il faudra analyser la diffusion réelle). Mais on relève également la possibilité pour les locuteurs de jouer en fonction des contextes sur l'ensemble de ces traits. Enfin à Sanaa, la migration urbaine ne s'accompagne pas de l'émergence d'une forme commune (koiné) et les migrants des différentes provinces semblent relativement attachés à leur parler d'origine (comme ils le sont également à leurs particularités vestimentaires, culinaires, etc.). Quatre villes donc donnant lieu (pour ce que nous en savons et

¹⁷ La description de la situation linguistique de ces quatre villes reprend les articles de Taine Cheik, Pereira, Al-Wer et Watson dans Miller et al (à paraître 2007).

nous en savons encore fort peu) à quatre configurations dont il est fort difficile et hasardeux de prévoir les orientations futures. Deux questions me semblent ici essentielles et je terminerai avec elles :

- a) les villes arabes formeront-elles ou pas des ensembles perçus comme ayant des identités, des cultures spécifiques ? Ces identités spécifiques doivent-elles forcément être symbolisées par des formes de parlers spécifiques (que les locuteurs choisissent d'utiliser ou pas selon les contextes) ou ne sont-elles pas précisément symbolisées par des usages multiples ?
- b) comment vont évoluer le/les nationalismes arabes ? le concept de langue(s) nationale(s) va-t-il prendre corps dans ces pays et sous quelle forme ?

Références

- Abu Haidar, F. (2006) 'Bedouinization', in *EALL* Vol 1: 289-274.
- Al-Wer, E., (1997), "Arabic between Reality and Ideology". *International Journal of Applied Linguistics* 7, 2, 51-65.
- Al-Wer, E. (2002) 'Education as a speaker variable' in Rouchdy, A. (ed.) *Language Contact and Language Conflict in Arabic*, Londres/New York : Curzon Press, 41-53.
- Auer, P., Hinskens, F. and Kerswill, P. (eds) (2005) *Dialect Change. Convergence and Divergence in European Languages*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Ayoub, G., (2006), "Fasîh" in *EAL*, 84-90.
- Berruto, G., (2005), "Dialect/standard convergence/mixing and models of language contact: the case of Italy" in Auer & al (éds).
- Beyhum, Nabil, 1997, "De la ville Ottomane chargée d'histoire à une ville du Golfe partagée entre tribalisme et modernité, l'économie politique du changement à Beyrouth." in Naciri & Raymond (éds.), 233-248.
- Blanc, H. (1964) *Communal Dialects in Baghdad*, Cambridge-Massachusetts : Harvard University Press.
- Boucherit, Aziza, 2004, "Evolution des parlers urbains arabes : le cas d'Alger", papier présenté à la conférence *Arabic Urban Vernaculars: the impact of migration and social change*, Aix en Provence, 22-24 Octobre.
- Calvet, L. J., (2005), "Les voix de la Ville revisitées, sociolinguistique urbaine ou linguistique de la ville ?" *Revue de l'Université de Moncton* 36, 1, 9-30.
- Caubet, D., (1998), "Etude sociolinguistique des traits préhilaliens dans un dialecte en voie d'urbanisation" in Aguadé, J., Cressier, P. and Vicente, A. (éds.) *Peuplement et arabisation au Maghreb Occidental*, Madrid-Zaragoza, Casa de Velazquez- Universidad de Zaragoza, 165-175.
- Caubet, D. (2006) "The emergence of a new "movida" in Morocco? The use of darija in artistic creation at the beginning of the 3rd Millennium" Papier présenté à *7th International Conference of AIDA*, Vienne (Autriche), 6-9th September 2006.
- Dakhli, J. (ed.) (2004) *Trames de langues. Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*, Paris: Maisonneuve et Larose.

- Delanoue, G., 1998, "L'arabe en Egypte 180-1940: histoire et idéologie" in Chaker, S. (éd.) *Langues et Pouvoir de l'Afrique du Nord à l'Extrême-Orient*, Aix en Provence, Edisud, 41-60.
- Denis, E. (2007) 'Des villes introuvables' in Denis, E. (ed.) *Villes et urbanisation des provinces égyptiennes*, Paris : Karthala-Cedej, 9-30.
- Doss, M., 1995, "Discours de réforme" in Roussillon, A. (éd.) *Entre réforme sociale et mouvement national*, Le Caire, Cedej, 235-246.
- E.A.L.L. Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, éditée par Versteegh, K., Eid, M., Elgibali, A., Woidich, M. and Zaborski, A, Leiden, Brill (4 Volumes 2006-2007)
- Ferguson, C. (1997) [1987] 'Standardization as a form of language spread', in K. Belnap and N. Haeri (eds) *Structural Studies in Arabic Linguistics: Charles A. Ferguson's papers 1954-1994*, Leiden: Brill, 69-80.
- Freeman, A. (2006) 'Why there is no koine in San'aa, Yemen', *Perspectives on Arabic Linguistics XVI*: 68-82.
- Germanos, M.A, (sous presse 2007), "Greetings in Beirut : Social Distribution and Attitudes towards Different Formulae" in Miller & al. (éds.)
- Haeri, N., 1995, "Why do women do this? Sex and gender differences in speech" in Guy, G., Feagin, C., Schiffrin, D. and Baugh, J. (éds.) *Towards a Social Science of Language: Papers in honor of William Labov*, Amsterdam and Philadelphia, Benjamins, 101-115.
- Haeri, N., (2000), "Form and Ideology: Arabic Sociolinguistics and Beyond", *Annual Reviews of Anthropology* 29 : 61-87.
- Haeri, N., (2003), *Sacred Language, Ordinary People. Dilemmas of Culture and Politics in Egypt*, New York, Palgrave.
- Haidar, R. (2004), 'Impact des guerres et des changements politiques au Moyen-Orient: Le cas de Beyrouth', papier présenté à la conférence *Arabic urban vernaculars: the impact of migration and social change*, Aix en Provence, 22-24 Octobre.
- Harb el Kak, M. (2006) 'La Dahiye de Beyrouth', in Depaule (ed.) *Les mots de la stigmatisation urbaine*, Paris: UNESCO-MSH, 199-224.
- Holes, C. (1987) *Language Variation and Change in a Modernising Arab State: the case of Bahrain*, Londres: Kegan Paul International.
- Holes, C. (1995b) 'Community, dialect and urbanization in the Arabic-speaking Middle East', *BSOAS* 58, 2 : 270-287.
- Ibrahim, M. (1986) 'Standard and prestige language: A problem in Arabic sociolinguistics', *Anthropological Linguistics* 28 : 115-126.
- Kallas, E., (1999), *Qui est arabophone?*, Gorizia, Istituto di Sociologia Internazionale di Gorizia.
- Larcher, P., (2005), "D'Ibn Faris à Al-Farra' ou un retour aux sources sur la lugha al-fusha". *Etudes Asiatiques (AS/EA)* LIX, 3 : 797-814.

- Larcher, P. (2006) 'Sociolinguistique et histoire de l'arabe selon la muqaddima d'ibn Khaldûn (VIII/XIV siècle)' in P. G. Borbone, A. Mengozzi and M. Tosco (eds) *Loquentes Linguis. Studi linguistici e orientali in onore di F. A. Pennacchiotti*, 431-441, Wiesbaden: Harrassowitz.
- Mermier, F., (2005), "Souk et citadinité dans le monde arabe" in Arnaud, J.L. (éd.) *L'urbain dans le monde musulman de Méditerranée*, Paris, Maisonneuve & Larose, 81-100.
- Messaoudi, L. (2001) 'Urbanisation linguistique et dynamique langagières dans la ville de Rabat' in T. Bulot, C. Bauvois and P. Blanchet (eds) *Sociolinguistique urbaine. Variations linguistiques, images urbaines et sociales*, Rennes: Presses de l'Université de Rennes, 87-98.
- Messaoudi, L. (2003) *Etudes sociolinguistiques*, Kenitra: Faculté des Lettres et Sciences Humaines.
- Miller, C. (2004) 'Variation and changes in Arabic urban vernaculars' in M. Haak, K. Versteegh and R. Dejong (eds) *Approaches to Arabic Dialects : Collection of Articles presented to Manfred Woidich on the Occasion of his Sixtieth Birthday*, Amsterdam, Brill, 177- 206.
- Miller, C., (2006), "Upper Egyptians regionally based communities in Cairo: traditional or modern forms of urbanization?" in Singerman, D. and Amar, P. (éds.) *Cairo Cosmopolitan*, Cairo, American University of Cairo Press, 375-398.
- Miller, C. Al-Wer, E., Caubet, D. et Watson, J. (éds.), (sous presse 2007), *Arabic in the City: Issues in Dialect Contact and Language Variation*, Londres-New York, Routledge-Taylor.
- Naciri, M., (1997), "Le rôle de la citadinité dans l'évolution des villes arabo-islamiques" in Naciri & Raymond (éds.), 131-148.
- Naciri, M. et Raymond, A. (éds.), (1997), *Sciences Sociales et Phénomènes Urbains dans le Monde Arabe*, Casablanca, Fondation du Roi Abdul-Aziz Al Saoud.
- Owens, J. (2005a) 'Introduction', *Linguistics* 43-5 (Special Issue *Language, Migration and the City : Corpus-based Approaches*): 871-882.
- Palva, H. (1982) 'Patterns of koineization in modern colloquial Arabic', *Acta Orientalia XLIII*: 13-32.
- Pedersen, I. (2005) 'Process of standardisation in Scandinavia', in Auer et al., 171-195.
- Plonka, A., (2004), *L'idée de la langue libanaise d'après Sa'îd 'Aql*, Paris, Gueuthner.
- Taine-Cheikh, C., (1978), "L'arabe médian parlé par les arabophones de Mauritanie - Etude morpho-syntaxique", Thèse de 3^{ème} cycle, Université Paris V- Descartes.
- Youssi, A., (1992), *Grammaire et Lexique de l'arabe marocain moderne*, Cassablanca.